

Né à Uccle en 1935, André Sempoux est poète, nouvelliste et romancier. Il a longtemps été professeur d'italien puis doyen de la Faculté des Lettres de l'UCL.



Photo : N. Helber/AMI.

**Du même auteur :**

*Petit Judas*

nouvelle, Les Eperonniers, Bruxelles, 1994

*Le Dévoreur*

roman, Les Eperonniers, Bruxelles, 1995

*Des nouvelles de Judas*

Les Eperonniers, Bruxelles, 1997



## La route circulaire

*André Sempoux*



## **La route circulaire**

*André Sempoux*

Une nouvelle parue aux Éditions Les Éperonniers,  
Collection Maintenant ou Jamais,  
rééd. aux Éditions Labor - Collection Espace Nord, 1999



Ce sont des variations sur rien. La pierre de lave, les mousses, le lichen. Un désert noir, avec des mirages de forêts. Puis, très vite, les ombres claires des nuages glissant sur une eau rouge. Le *Morgunbladid* acheté à l'aéroport montre une image de chamans en congrès au point le plus énergétique de l'île. La route semble aimantée par le cône d'un volcan. Le voyageur retrouve les flammes pâles, les arcs fondus en brume, les voilures blanc et rose d'un ciel de pluie qui, l'instant d'après, devient émeraude. Il sent vibrer l'espace et vit l'attente d'un message dans ces formes qui n'arrivent pas à se dessiner.

A la "baie aux fumées" a succédé une immensité spongieuse, puis le velours violacé de montagnes sur lesquelles glissent des monstres de préhistoire. Les crêtes ont la découpe du Palais des Vents, dont il a vu l'image. Il sourit de se raccrocher à du moins inconnu. Mais peut-être ses impressions éclatées viennent-elles des toponymes qu'il déchiffre à l'embranchement des pistes : Budhardalur, Hvammstangi. Il s'amuse aussi de prendre l'eau pour l'ombre et l'ombre pour l'eau, d'une poursuite de chevaux sauvages, des moutons à lunettes qui l'obligent à freiner. Soudain, son souffle se coupe. Le brouillard a glissé sur une pente, révélant le toit rouge de la ferme où ils avaient fait halte et qu'il fuit maintenant.

Il avait prévu de dormir quelques heures dans la voiture, mais une telle angoisse le saisit qu'il téléphone d'une station-service pour retenir du logement à la bourgade la plus proche.

Il croit reconnaître le veilleur de nuit et monte à la chambre avec le sentiment de marcher sur ses propres pas. C'est dans la même, sans doute, qu'ils ont couché, sa femme et lui, un an plus tôt. Comme alors, il prend le lit à gauche du bureau en bois clair. L'hôtel est un collège converti au tourisme pour les vacances.

On dit : ceci arriva, puis il ou elle mourut. Voilà toute l'histoire. Elle avait attendu longtemps qu'il se décide à l'épouser, s'était soumise à des bricolages médicaux pour lui donner un enfant qui, finalement, ne s'était même pas annoncé, avait secondé sans la moindre faute sa vie d'homme politique, dont les grandes heures allaient sonner maintenant qu'elle n'était plus. Pendant une rémission de sa maladie, elle lui avait parlé de ce désir ancien d'*Ultima Thulé*. Ils étaient partis presque aussitôt et avaient fait en



douze jours le voyage qu'il repassait maintenant en accéléré, ayant demandé à l'escale islandaise une interruption de son retour des Etats-Unis.

Le sommeil tarda, et vers trois heures, il eut un rêve. Elle quittait le lit d'en face pour venir le regarder de tout près, gravement. Le visage appuyé sur la main gracieusement retournée était d'une adolescente ; lui-même sentit qu'un désir de garçon à peine sorti de l'enfance le traversait. Alors il se réveilla et entendit très distinctement la plainte d'une petite fille dans la chambre voisine. Le jour se levait : à cent kilomètres du cercle polaire, en juillet, l'obscurité ne se fait qu'à l'approche de minuit et dure peu.

Le courage lui revint par une phrase de Laxness : " Là où le glacier et le ciel se rejoignent, le pays cesse d'être terrestre, le sol participe du ciel, il n'y a plus de place pour le chagrin, aussi la joie n'y est-elle pas nécessaire, la beauté y règne seule, au-delà de toute exigence. "

De là où elle serait, elle avait promis d'envoyer un message. D'essayer, avec les forces qu'elle aurait, que son cri perce la paroi, pour lui. Il suspend au rétroviseur le capteur de rêves acheté sans bien savoir s'il permet aux Indiens de se protéger des mauvais ou de retenir les bons. Il voit, à travers cette toile d'araignée inscrite dans un anneau de paille, s'éloigner les chutes où ont été précipités les anciens dieux, puis, dans les replis du lac Myvatn, leurs temples ruinés. Il se souvient alors d'une randonnée souvent interrompue dans ces lieux maléfiques, de la joie qu'elle ressentait à voir renaître la couleur au bord des fleuves de vieille lave, du cratère où s'ouvrent, comme un œil d'eau verte, les enfers. Partout, les ocres brûlent et des bulles crèvent sur les sources de plomb. Venus de l'horizon gris taupe, des vents de soufre balaient un paysage lunaire où les explosions récentes ont répandu des milliers de billes anthracites.

Les linaigrettes lui ont fait croire à du soleil dans la cendrée. Il pleut, pourtant, sur la draperie des fjords. La route n°1 n'est plus qu'une piste ; la voiture dérape, brinquebale dans les nids-de-poule, commence à fumer.

Il débouche sur la côte sud, où il lui semble apercevoir des baleines échouées : ce sont les langues d'un glacier. Les bourrelets blanchâtres de la mer luttent avec les vagues de ces torrents arrêtés. Un iceberg griffu (d'un bleu Bellini, pense-t-il, le bleu du détachement) dérive silencieusement au pied des monstres. Il ajoute un cristal brûlant de froid aux minuscules houillères violettes, huilées par l'explosion des gaz, qui jonchent le siège à côté de lui et qu'il appelle ses charmes. Enfin, il pleure. Sans doute à cause de ce bleu qu'elle aimait. Il n'a presque jamais pleuré, et toujours trop tard ou mal à propos. Quand ceux qui l'avaient dit sans cœur

pouvaient le juger infantile. Quand le temps de rire arrivait. Ou qu'il n'était plus temps de rien. Dans ses yeux qui maintenant font mal passent, comme calcinées, des poutres de basalte. Ici, ce n'est plus l'homme, c'est le monde. Une pitié infinie le prend pour la végétation naine qui monte à l'assaut des blocs de glace incrustée de poussière. Il a compris qu'il n'y aurait pas de message.

Le voyageur a résisté aussi longtemps qu'il a pu aux houles du sommeil. Il fait presque nuit quand, un dernier pont de bois franchi, il descend la voiture sur une plage noire frangée d'écume. Son siège à peine incliné, il s'endort.

Il n'a pas eu le temps de régler sa montre-réveil.

Mais la lumière et les cris des oiseaux le rejettent sur la route. La boucle se referme. Jusqu'au bout il y aura des fracas d'eaux blanches, des combats entre le vert et le noir, le feu et le gel. Puis il verra atterrir le 757 et il s'y blottira, les yeux fermés, jusqu'en Europe.

Les anciens parapets. L'autre dimension.

copyright Éditions Labor 1999

Mise en pages : Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole  
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française  
Service général des Lettres et du Livre  
Bruxelles, septembre 2000

